



Lui. — Croyez-vous à la théorie qui fait descendre l'homme du singe ?  
Elle. — Quelquefois !

## CŒUR BRISÉ

(Pour le SAMEDI)

I

Dans le parterre du bonheur,  
Mon ame est un rosier sans fleur !

Au château de Grandvallon, où s'était égrenée la longue chaîne d'une famille autrefois nombreuse et prospère, mais dont les membres s'étaient l'un après l'autre effacés, comme s'en vont à l'automne les feuilles desséchées d'un grand arbre, deux petites feuilles restaient encore ; elles étaient là, non pas tristes et oubliées par le grand vent du nord, mais fraîches et tendres, doucement épanouies au souffle vivifiant d'une brise printanière.

Marguerite et Rose, avec quelques domestiques fidèles, qui, de génération en génération, se dévouaient depuis bientôt un siècle, au service des seigneurs de Grandvallon, composaient à peu près le personnel assez restreint de la riche demeure.

Narcisse de Natel habitait une charmante villa à quelques lieues du château. Orphelin lui aussi, le jeune homme, par une sympathie toute naturelle, avait senti son cœur s'enflammer doucement au contact de deux cœurs seuls comme lui dans ce monde hypocrite et tumultueux. Narcisse devint bientôt le visiteur assidu, l'ami accepté du château.

Dans le petit bosquet en fleur, assis au bord du grand lac tranquille, Marguerite et Narcisse s'amusaient des propos et des jeux de la jeune Rose, qui butinait ça et là, légère comme un papillon, gaie comme la fauvette et belle comme les fleurs écloses au souffle pénétrant du matin. Rose avait quinze ans, mais à la voir, choyée, dorlotée par les femmes du château on devinait mal l'âge de la fillette. De longues heures se passaient ainsi, et le jeune homme s'en retournait, le cœur rempli d'une tendresse toute paternelle pour la gentille Rose et d'une douce amitié pour la bonne Marguerite.

Rose, sans penser plus loin, admirait ouvertement le bon monsieur de Natel ; elle se sentait heureuse près de lui. Mais pour la *petite maman*, comme on disait au village, c'était bien autre chose : à son trouble, à sa joie, elle avait vite deviné le secret mal dissimulé de son cœur. Marguerite aimait Narcisse.

Un jour pourtant un événement, bien attendu d'ailleurs, vint mettre fin à ces longues heures de causeries intimes. Narcisse avait atteint sa vingt-unième année ; le service militaire le réclamait, il fallait partir. Ce fut par une belle soirée d'automne qu'il quitta le village où sa jeunesse s'était écoulée, heureuse et tranquille, à peine secouée par ce souffle enivrant qui pénètre et qui parle d'amour.

Rose butine dans les allées déjà couvertes de feuilles mortes. Dans l'encadrement desséché de sa fenêtre, à travers le lierre jauni par le soleil d'automne, Marguerite jette son bon regard bleu, chargé de tendresse, sur les longues allées poudreuses du domaine seigneurial. Un jeune cavalier s'éloigne au galop de son cheval. C'est lui, c'est bien lui qui part pour longtemps, pour toujours peut être ! Ses doux yeux se remplissent de larmes amères ; là bas, bien loin, bien loin, elle voit un point qui s'efface, un nuage qui s'enfuit, une ombre qui meurt !

Ce point noir à l'horizon, le soleil qui se drapait dans les voiles de la nuit, les petits nuages de poussière qui retombent un à un sur la route déserte, enfin tout, dans cette nature mourante, lui parle de son bonheur disparu, de son amour envolé.

II

Cinq ans plus tard, dans les mêmes allées du château, Narcisse revenait, mais il revenait beau soldat, fier officier. C'est encore un soir d'automne ; sur la pelouse jaunie, Rose folâtre toujours. Cinq années ont fait de la jeune enfant, une charmante jeune fille : sa longue chevelure tordue sous son large chapeau blanc, sa robe blanche qui tombe maintenant jusqu'à son pied mignon, son cou flexible, plus blanc que la corolle du lys, tout est là pour faire ressortir le noir jais de ses yeux étincelants et le délicieux incarnat de ses joues.

Marguerite est là, dans sa fenêtre ; à travers le feuillage se dessine encore la fine silhouette de son profil nacré. Le temps de l'absence l'a bien changée elle aussi ; cinq années d'ennuis, d'une longue alternative de doute et d'espérance ont laissé leurs marques impitoyables sur les traits de la blondinette d'autrefois.

Mais qu'importe la souffrance et les angoisses du passé, quand le bonheur revient avec l'absent.

Ils sont encore réunis au bord du grand lac d'argent, mais ils ne babillent plus comme jadis. Tout est silence autour d'eux... Rose contemple le jeune soldat, non plus avec son admiration inconsciente de fillette, mais avec une joie qui la charme et l'enivre. "Comme il est beau !" se dit elle.

Narcisse voit Marguerite, dont l'âme est rudement secouée par l'angoisse d'une poignante inquiétude : Est-ce qu'il ne l'aimerait pas ? Le cœur de la pauvre enfant bat à tout rompre ; le doute, le doute affreux s'infiltre petit à petit dans son âme, une pâleur désespérante couvre son bon visage, et le jeune homme ne peut s'empêcher de redire : "Comme elle est changée !" Mais son regard surpris enveloppe bientôt la charmante Rose qui l'admire avec amour. Comme elle est belle ! Eh quoi ! cette jeune fleur, belle et riche serait cueillie par une main perfide et ambitieuse ! Non, le ciel l'a gardée pour lui dans ce doux nid. Il l'adore, elle l'aimera, elle sera son bien, il la protégera. Et sans chercher à retenir l'élan de sa chevaleresque

amitié, "petite maman, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre jolie Rose." Ah ! ce bon Narcisse, il ne sait pas ce que sa demande renferme d'amère ironie. Petite maman ! pourquoi l'appeler ainsi ? La jolie Rose ! pourquoi est-elle si belle ? Marguerite le comprend maintenant. Narcisse ne l'a jamais aimée ! Un vide terrible, effrayant, se fait au fond de son âme ; c'est l'effondrement de son rêve, qui monte en un long sanglot d'indignation. Mais telle est la force de caractère de la jeune fille, qu'elle a bien vite étouffé au fond de son cœur les cris désespérés de son amour méconnu, et prenant la main de sa sœur, elle la pose doucement dans la main de ce jeune homme, qui, d'un seul mot, vient de briser à jamais cette existence faite pour la paix et le bonheur.

IV

Dans le joli boudoir du château, plus rose et plus belle que les fraîches tentures de son appartement, une jeune femme est assise. Ses doigts se jouent avec grâce dans la blonde chevelure de son bel enfant, puis dans la barbe soyeuse de son époux chéri. Plus loin Marguerite est là, dérobée derrière une épaisse draperie. C'est toujours la douce Marguerite, qui a su cacher le plus grand des sacrifices sous le masque sublime du plus héroïque dévouement. Elle trouve un âpre plaisir à contempler ce groupe charmant pour tant d'autres, mais navrant pour elle ; elle effeuille distraitemment les roses naissantes d'un innocent arbrisseau, qui étale timidement ses premiers fleurons. Une larme emplit son grand œil bleu, puis glisse furtivement dans les rides profondes de ses joues amaigries, tandis que sa lèvre murmure doucement l'éternel refrain de sa tendresse immolée : "Prenez les roses, laissez-moi les épines !"

PRIMEVÈRE.

## BONNE PRÉCAUTION

Une jeune fille âgée de 17 ans, disait quelle prendrait pour premier époux un gros homme et un petit pour son second, afin de pouvoir couper les habits du premier pour habiller son successeur.

C'étaient les leçons de stricte économie qu'elle avait reçues dans son enfance.